Document generated on 07/15/2025 6:31 p.m.

Horizons philosophiques

Remonter l'absence

Madeleine Gagnon

Volume 6, Number 1, Fall 1995

Annie Leclerc, philosophe

URI: https://id.erudit.org/iderudit/800992ar
DOI: https://doi.org/10.7202/800992ar

See table of contents

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (print)
1920-2954 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gagnon, M. (1995). Remonter l'absence. *Horizons philosophiques*, *6*(1), 43–47. https://doi.org/10.7202/800992ar

Tous droits réservés © Collège Édouard-Montpetit, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

REMONTER L'ABSENCE

Contrairement à la croyance admise, il est plus difficile de parler publiquement de l'ami que de l'étranger.

Si la parole de l'amie est en partie publique, du fait de son passage à l'écriture — et aux livres — et que la vôtre s'est soumise au même sort, pour toutes sortes de raisons que seule l'écriture tentera de saisir, la difficulté redouble au point de devenir cette «inquiétante étrangeté», cet interdit qui frappe l'intimité vouée à la distance. À l'analyse.

L'amitié qui me lie à Annie Leclerc, personne et livres indissociables, me place d'abord devant l'interdiction. Mais le bonheur de l'amitié, la grâce pourrais-je écrire, tout aussi mystérieux que celui de l'amour, me permet le bond : le saut, la danse, me convie à cet au-delà de l'indiscrétion.

Au-delà de l'interdit, c'est le dire simple ou le simple dit — comme on dit de l'écrit —; c'est l'innocence qui traverse de part en part le regard lucide et qui ose déployer ses ailes, voler au-dessus de ses mots à elle, de ses livres nombreux, comme on ose écrire une lettre d'amitié — ou d'amour —, sachant très bien que les mots ne seront jamais vraiment à la hauteur de cela qui se passe **entre** le destinataire et vous, mais aussi, et c'est là tout le paradoxe, sachant que seule l'écriture peut toucher cette zone fragile de l'entre-l'autre-et-vous.

L'écriture des livres — et l'écriture tout court — est tissée à notre amitié, comme le sont nos amours, nos enfants, nos maisons et nos villes respectives, nos campagnes aussi, nos parcs français ou nos lacs québécois traversés en parlant ou en silence, rêveuses et nos marchés, nos repas préparés, nos tables d'abondance, nos confidences à la cuisine — les larmes parfois et les rires souvent. Et nos amis.

L'écriture pour nous est imbriquée sur une même trame, fil à fil tissés — parfois détissés —, celle de la vie. Il n'y a pas, qui se regarderaient comme des personnages de faïence, l'écriture là et la vie là. Il y a un ici constamment mouvant où les deux mutuellement s'éclairent, parfois se perdent et se retrouvent,

comme on perd et retrouve les fils du tissu quand, sur le métier, la rêverie l'emporte ou le sommeil ou encore l'insouciance folle nécessaire pour la suite, mais jamais l'ennui, oh non, jamais l'ennui : ces «épousailles-là» sont faites de recommencements.

Et ceux-ci, les recommencements, ne sont pas dus à l'inéluctable destin d'un Sisyphe imaginaire, au fatidique roc sans cesse déboulant-remonté jusqu'à ce que mort s'en suive, même si l'ultime désastre nous est familier, même si nous sont connues — éprouvées parfois dans nos chairs vives — les pensées les plus catastrophiques greffées à l'absurdité de la mort en acte. De l'acte de mort.

Non, comment dire, ces recommencements sont du côté de la vie, depuis ses «origines» — chez Annie Leclerc, le pluriel n'est pas neutre : les origines sont peuplées, vibrantes, fourmillantes et dépouillées aussi, disséminées et saisies au détour d'un mot, d'une phrase — la phrase est sa lumière et son royaume, elle est styliste — en d'autres mots, vivantes. Combien de fois, avec nos enfants surtout, n'avons-nous pas imaginé le chant au-dessus du gouffre, la danse au bord de l'abîme?

Cela — cette danse, ce chant malgré tout, ces origines incertaines — s'est écrit dans Paro*le de femme*. Cette parole, en détissant, mais sans meurtre — ce qui ne va pas de soi — la Parole du Verbe, patiemment et fougueusement posait sur la trame les fils originaires d'autres paroles, non pas féminines, la parole ou l'écriture ne sont pas réductibles à une appartenance biosexuelle, mais bien «de femmes»; de toutes celles qui, depuis les origines, pour des raisons nous échappant le plus souvent, ont été exclues de la Parole du Verbe. Cette polyphonie chantait les paroles d'une séculaire exclusion. Qu'ont-elles à dire de pas-LÀ, du côté des origines pas tout à fait perdues, quoi qu'en pensent les nostalgiques du temps perdu de l'Eden originaire?

Ainsi furent filés, après *Parole de femme, Épousailles, Origines, Hommes et femmes*. C'est un seul et même livre, écrit en quatre chapitres, sous le signe lumineux de la quête multiple et multiforme des origines-pas-perdues que l'écriture a le don, on ne sait trop comment ni pourquoi, de retrouver, quand

«l'étincelle créatrice» se met de la partie.

Jusqu'ici, de façon générale, les philosophes n'ont pas été tellement à l'écoute, même flottante, de ces paroles-là. De ces origines-là. Heureusement, des textes avaient préparé le terrain, je pense à ceux de Nietzsche, moins connus, somme toute, qu'on ne l'affuble. Et d'autres, plus récents, naviguant dans les mêmes eaux (dans le même chant?), je pense à ceux de Derrida, là-bas (au pays d'Annie), à ceux de Claude Lévesque (dans mon non-pays). Mais qui donc a analysé sérieusement — les philosophes sont toujours sérieux — ces quatre livres d'Annie Leclerc, philosophe? Car elle est philosophe, mon amie et c'est ainsi que je reçois ses textes, moi poète.

Ultimement, la philosophie rencontre (épouse?) la poésie. Ils le savaient, les pré-nommés et le savait aussi celui qu'on nomme à peine maintenant : Heidegger. Et Socrate-Platon le savaient, malgré les filets lopocentriques du temps. Et Aristote qui aurait lu — et commenté — ses quatre livres, s'il vivait maintenant. Du moins je crois.

Aux côtés du livre en quatre chapitres que je laisse le soin aux philosophes d'analyser — merci à ce présent numéro d'en semer les prémisses —, d'autres livres ont essaimé. Aux côtés, en marge, en lignes de fuite parallèles mais néanmoins entremaillées quand on veut bien bondir d'une trace à l'autre, suivant les sentiers de traverses, les «rhizomes ou radicelles», dirait Deleuze, si tant est qu'on désire bien les emprunter, quitte à revenir sur ses pas, rebrousser chemin dans ces parcours à peine débroussaillés, pour comprendre mieux, qui sait, les premiers.

J'ai suivi ces sentiers de déroute, souvent. Et je les ai reparcourus à la lumière des premiers chemins de clarté que la parole des origines avait d'emblée tracés.

Entre *Au Feu du jour*, *Clé*, *Le Mal de mère* et *Exercices de mémoire*, j'ai voulu au départ retrouver le sillon de clarté. J'avais été habituée à la transparence des avancées d'Annie Leclerc. À la transparence, le flamboiement, l'emportement, la joie et l'euphorie, l'extase écrite de la découverte. Ces quatre autres

livres me semaient. M'enlevaient ma boussole, mon sextan, mes repères, mes points cardinaux et mon Nord. Mon Nord de fille nordique.

Comment l'amie de la clarté du dit-écrit pouvait-elle me faire ça à moi poète? Moi, mue par une intention primordiale — sans que cette intention repose sur une quelconque volonté — : celle de traduire dans une relative obscurité cela qui ne se peut concevoir aisément?

Combien de discussions n'avons-nous pas eues en regard de cette seule question?

Discussions toujours tendres, jamais hargneuses, avec les rebonds du lendemain (ou des semaines, mois, années plus tard), dus à la pensée à retardement qui est mienne, poète que je suis.

Au fil des jours — et des pensées, des rêveries —, il m'est apparu que cet autre cycle de quatre livres cherchait, à travers maints objets en apparence hétéroclites (déplacés), à sa façon multiforme et polymorphe, toutes les origines-pas-perdues malgré la perte. Les pertes toujours souvenues : d'une cigarette, d'une clé, d'une mère, des juifs de la Shoah.

Quand on perd tout ça — et que la conscience du deuil se déroule en autant de strates fictives qui sauront donner au réel enfui ses dimensions de vérité —, bien sûr qu'on pleure. On pleure et la joie exultante des premières découvertes originelles se transmue en une immense peine. Les larmes, oh! l'abondance de larmes, «fête intime», forment comme un rideau de lune et de nuit entre le regard et la nuit. On cherche les étoiles. On veut les étoiles. On appelle le premier soleil, le premier cri de vie, le souffle initial, le respir du petit être ouvrant sa bouche, prêt à gober les mots à venir. On appelle l'aube, la barre du jour, ce qu'elle s'entête à nommer crépuscule.

On cherche et on ne trouve pas d'abord. Mais comment se tenir, éternellement et quasi-incandescente (indescente?) sur la crête vive de la lumière, de la transparence?

Comment, quand on a perdu ses clés? Et le reste...

J'ai le souvenir d'une scène écrite, faite par moi en forme de lettre, sur l'orthographe du mot CLÉ. Je voulais CLEF. Je tenais à CLEF. Pour le Fa de la clef. Et pas seulement le SOL.

J'étais ailleurs, évidemment. Hors sujet. On est tous hors sujet quand on écrit. Je veux dire quand on écrit vraiment.

Aujourd'hui, redonnez-moi des clés, des cigarettes, des mères et des juifs. Redonnez-moi des larmes aussi. On ne peut comprendre les origines fondamentales en passant outre. Que ceux qui en ont assez, qui n'en peuvent plus de ce flot — de ce flux, reprennent leur roc qui sans cesse déboule. Qu'ils gravissent au faîte et redescendent encore, le prennent à bras le corps et encore le remontent, la peur du gouffre est à ce prix.

Mais s'ils décident de suivre le fil — les fils —, des fictions décousues les attendent au détour. Déjà, avec *Le Pont du nord*, était annoncée la voie sans réponse définitive de la fiction. Dans une quête d'écriture dont la vérité, jamais atteinte, est le seul phare, comment se dérober à la fiction, dites-moi? La suite de l'œuvre en témoignera. Devant le Sphinx, comme l'écrivait *notre* Valéry, il faut savoir «rendre l'énigme à l'énigme». Bien humblement et bien haut. Telle va la puissance de dire quand le pouvoir est à l'eau.

L'interdit, privé ou public, n'est pas muet. Ainsi l'écrivait Edmond Jabès qu'Annie m'a fait connaître : «Le silence n'est pas le mutisme».

Il écrivait aussi, ce qu'elle sait depuis les Lumières et moi, depuis peu, nous sommes jeunes de ce côté-ci de l'Atlantique : «Dieu est la métaphore du vide». Et le verbe...

Mais parfois des paroles pleines refluent d'un centre irrepérable, tel un ressac aux chuchotés et murmures millénaires qu'une oreille oblique capte. Elle les redonne dans leur traduction sage et folle, n'est-ce pas là le destin de toute philosophie? «Une présence acharnée à remonter l'absence», comme elle l'écrit.

Madeleine Gagnon
Écrivaine, Montréal